

DIMITRI DAVIDENKO

DESCARTES
le scandaleux

ROBERT
LAFFONT

DESCARTES LE SCANDALEUX

8°Y 2
103919

DU MÊME AUTEUR

CHOUF! Éditions Encre, 1979.

823

DIMITRI DAVIDENKO

DESCARTES LE SCANDALEUX



ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

175

M - 30·03·1988 - 07451

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1988
ISBN 2-221-05341-9

A Catherine Alcover
à Simon

et à mon ami Jean-François Brochard,
mathématicien,
lointain descendant
de la famille Descartes,
dont la puissance d'esprit
rappelle celle du Grand René.

SOMMAIRE

1. UN MERCENAIRE/15

Première partie

2. L'ENFANT SOLITAIRE/27
3. LE BEAU TÉNÉBREUX/50
4. LE CAVALIER A LA ROSE/82
5. UN MAÎTRE ESPION/125
6. UN TROU DANS LA NUIT/157

Deuxième partie

7. LA MÉTHODE/183
8. DU SIMPLE AU COMPLIQUÉ/214
9. L'OGRESSE DU NORD/261
10. AVENTURES POSTHUMES/288

Nous sommes français... donc « cartésiens ». Que l'on fasse de l'informatique ou de la musique, du commerce ou de la peinture, que l'on soit agriculteur ou romancier, décideur ou manutentionnaire, médecin ou éboueur... en France, terre natale de Descartes, il faut avant tout être « cartésien »!

Le cartésien idéal, dans tous les pays du monde, est « positif », « raisonnable », raisonneur. Il ergote, il « doute », comme l'illustre maître à penser, René Descartes, « bourgeois » prudent, habillé triste, pisse-froid et rabat-joie.

Du moins est-ce ainsi qu'on l'imagine. Rien n'est plus faux.

René Descartes était un empêcheur de penser en rond. Un casseur d'idées reçues. Un marginal. Un révolté et un rebelle. Un autodidacte de génie. Il a appris les mathématiques seul, dans son lit.

C'est là qu'il réfléchissait, écrivait et aimait.

Il aimait la poésie, la musique, la ripaille, la « dive bouteille » chère à Rabelais et, par-dessus tout, les femmes. Libertin célèbre, modèle de tous les don Juans, mais aussi joueur professionnel, mercenaire, espion, « premier escrimeur de son temps », aventurier, vagabond, il a rarement vécu plus d'un an au même endroit. Polémiste impitoyable, confrère de la Rose-

Croix [1], il fit de son valet un mathématicien reconnu et d'un pauvre paysan un astronome réputé.

Il fut l'amant de la princesse palatine Élisabeth, de la reine Christine de Suède, et le seul enfant illégitime qu'il ait reconnu était une petite fille que lui avait donnée une servante. « Il sème partout des enfants naturels! » proclamaient ses ennemis. Il n'a jamais cessé de le faire. Nous sommes tous ses enfants naturels!

René Descartes n'était pas un philosophe « professionnel ». Il a su mettre la philosophie à sa vraie place. Il n'était pas mathématicien « de métier ». Il n'a fait que créer, notamment, la géométrie analytique et l'algèbre moderne. Il n'était pas physicien, non, il a juste fait des sciences de la nature des sciences exactes. Il n'était pas médecin, il a simplement imposé la théorie de Harvey sur la circulation du sang et fait bien d'autres découvertes en anatomie. Il n'était pas psychologue. Pourtant, au fil de la plume, en suivant sa pensée, il a jeté les bases de l'analyse psychologique, de la psychosomatique... Et surtout – c'est à ce titre qu'il est connu de tous –, il a posé les fondements de la mathématique, de la logique formelle, de l'épistémologie, de *la Méthode.* De tant d'innovations encore!

Depuis l'apparition du genre humain, de l'être conscient, d'*Homo sapiens sapiens* – « Je pense, donc je suis », disait-il, car il n'aimait pas le latin –, jamais un homme n'a, à lui seul, tant infléchi le cours de l'histoire.

Un tel génie ne pouvait vivre, mourir et passer à la postérité banalement!

Les « idéologues » se sont acharnés. Ses écrits, sa correspondance, sa biographie ont été minutieusement falsifiés, édulcorés, tronqués par les jansénistes, puis par les jésuites, et enfin par les positivistes et les scientistes.

1. Cette confrérie, qui a disparu au milieu du XVIII[e] siècle, ne doit pas être confondue avec les Ordres Rose-Croix actuels.

Après la parution de documents découverts en Hollande, en Suède, en Angleterre, en Allemagne, et la magistrale et monumentale édition de ses œuvres et de sa correspondance par la Librairie philosophique J. Vrin et le C.N.R.S., j'ai voulu, à l'occasion du trois cent cinquantième anniversaire de la publication du *Discours de la méthode* (paru en 1637), faire le point sur l'histoire de sa vie.

Pour ce récit, je me suis fondé, outre l'édition citée plus haut, sur des lettres et des ouvrages parus du vivant de Descartes, sur des livres et des manuscrits écrits, après sa mort, par ses contemporains ou d'après les témoignages de ceux qui l'avaient connu. Certains textes, en particulier des pamphlets pro- ou anticartésiens, sont introuvables à la Bibliothèque nationale. On peut en dénicher à la bibliothèque de l'Arsenal, exceptionnellement bien fournie en documents datant du XVII^e^ siècle, et dans certaines collections privées, notamment aux Pays-Bas.

En revanche, j'ai exclu de ma documentation les très nombreux ouvrages d'historiens et de philosophes publiés à partir du XVIII^e^ siècle, car ce ne sont pas des sources directes.

Seule l'étude minutieuse des auteurs de l'époque permet de reconstituer la mentalité du moment, l'« air du temps », et de classer en trois catégories les récits, les affirmations et les témoignages : vrais, vraisemblables ou invraisemblables.

Ces documents rassemblés, je me suis efforcé de débusquer les erreurs, les amalgames, les distorsions volontaires ou involontaires, les falsifications, ainsi que les arrière-pensées politiques et idéologiques que dissimulaient des propos apparemment neutres et objectifs, en replaçant ceux-ci dans le contexte historique. Cela m'a permis de déchiffrer les « omissions volontaires », les discours codés, les sous-entendus subtils, les fines allu-

sions et autres « mensonges chrétiens » chers aux jésuites, qui ont toujours pratiqué les « niveaux de lecture différenciés » dans le même texte, procédés dont le bon père Baillet, auteur d'une *Vie de monsieur Des-Cartes*, publiée en 1691, ne s'est pas privé.

En fait, l'histoire de René Descartes est un fabuleux roman d'aventures, unique en son genre. Rien d'étonnant à cela : il a tellement transformé le monde qu'après lui, plus rien ne sera « comme avant ».

1.

UN MERCENAIRE

Fin novembre 1621, une barcasse longe les plages de la West-Frise, en Hollande. Emportée par le jusant, elle taille lentement sa route dans la brume, sur la mer immobile. Le pilote navigue à vue, serrant la côte au plus près.

Il n'y a que deux passagers à bord, un frêle *cavalier* [1] vêtu de vert, recroquevillé sur un banc de nage, frileusement enveloppé dans son manteau de voyage lourd d'humidité marine, et, à son côté, son valet, sur le qui-vive... Face à eux, les quatre hommes d'équipage groupés autour du patron, à la barre, ressemblent fort à des maraudeurs.

Ces maraudeurs, des paysans victimes des guerres d'Allemagne [2], ont vu leurs parents, leurs femmes, leurs enfants pendus, violées, massacrés par les soudards. Les fourrageurs ont saccagé leurs champs, volé leur bétail, brûlé leurs récoltes et leurs maisons. Fous de malheur, ils suivent les armées ennemies comme une idée fixe, en tirent vengeance et subsistance, détroussent les cadavres, achèvent les blessés à coups de bâton, égorgent les déserteurs, les pillards attardés... Entre chaque cam-

1. *Cavalier* se dit à l'époque d'un homme qui porte l'épée, le terme *chevalier* désignant un membre d'un ordre.
2. La guerre de Trente Ans.

pagne, ils se dispersent en petites bandes errantes qui rançonnent les fermiers, dépouillent marchands et voyageurs au hasard des rencontres, et laissent derrière eux une traînée sanglante de corps torturés à mort.

Le valet scrute le rivage. Il n'y voit pas trace d'activités humaines. Sur la côte, déserte et brumeuse, les bois succèdent aux prés salés...

Les deux passagers de la barcasse ne peuvent espérer aucune aide.

Son jeune maître, inconscient du danger, lui parle de la nature, explique ses lois, ses mystères. A vingt-cinq ans, il est plus savant que tous les professeurs d'université réunis! Dans le silence irréel, à peine souligné par le clapotis, sa voix lente, amortie par le brouillard néfaste à ses poumons fragiles, porte à peine.

Le valet n'écoute plus. Il a peur. Pourquoi se sont-ils aventurés dans ce pays désolé? Mais pourquoi, au lieu de continuer leur voyage en groupe, comme tout le monde, ont-ils loué ce bateau fantôme pour eux seuls? Quelle folie...! Un traquenard! Ils n'en sortiront pas vivants.

A l'arrière, les mariniers tiennent conseil. A voix haute : – leurs passagers parlent le français, ils ne peuvent sûrement pas les comprendre.

« Le valet est inoffensif..., mais le cavalier porte l'épée et le chapeau à plumet.

– Un homme de guerre, lui? Allons donc! Cet avorton? Tu veux rire!

– Vu son habit minable, sans ornement ni dentelles, il doit être marchand forain ou commis de banque. En tout cas, il transporte des fonds, le patron a vu sa bourse quand il l'a payé... des doublons espagnols.

– A Emden, personne ne les connaît, et, à Delfzijl, personne ne sait qu'ils sont à bord. Il suffit de les assommer, de les dévaliser, de jeter leurs corps à l'eau...

– Et il n'y aura plus personne pour nous dénoncer! »

Les quatre hommes se lèvent – le pilote reste à la

barre – et ramassent une hache, une perche à bout ferré, un aviron...

Le cavalier bondit, tire son épée et les somme de se tenir tranquilles. En néerlandais. Il connaît donc leur langue! Il a tout compris et rien laissé paraître...

Bien des années après qu'il eut quitté son service, le valet racontait encore cette aventure :

« Furieux d'être découverts, les bandits se jettent sur mon maître. Au premier assaut, paré par une série d'esquives suivies de bottes si rapidement portées que je n'ai pu les voir, les trois premiers assaillants tombent morts. Le quatrième, blessé, désarmé, ne bouge plus. Le pilote, affolé, saute par-dessus bord et s'enfuit à la nage vers le rivage proche. »

Le cavalier, modestement, se contentera d'affirmer qu'il les a « tenus en respect ».

Les mariniers maraudeurs auraient commis une grave erreur de jugement : le petit « marchand forain », le « commis de banque » insignifiant était la plus fine lame d'Europe. Il se nommait René Descartes. Soldat de fortune, mercenaire sans solde rémunéré à la part de butin, il s'était engagé dans les armées de l'empereur d'Allemagne sous le nom de chevalier du Perron, l'une des terres – un fief minuscule – de feu sa mère.

L'hiver précédent, il faisait partie des troupes postées en Bohême du Sud. Il a connu la vie de garnison, la boisson, les filles, le jeu. Dans les chambrées, les salles de garde, les tripots, au repos comme en service, les mercenaires jouent aux cartes, aux dés. Ils jouent leurs prises de guerre en d'interminables parties, des journées, des nuits entières.

René Descartes, *alias* du Perron, joueur professionnel de première force, gagne trop facilement contre ces rustres. Il boit, il joue et il s'ennuie. Parfois, un mauvais

perdant le provoque. La querelle se termine en duel. Hors ces moments exaltants, il s'ennuie...

Il attend sa majorité. A vingt-six ans, il pourra rentrer en France et prendre possession de son héritage.

Il aime se battre. Au combat, il mise l'enjeu suprême : sa vie.

A l'approche du danger, moment qu'il goûte intensément pour la violence des émotions qui l'agitent, ce nerveux devient calme. Il se détend. Une onde de chaleur parcourt son corps, lui infuse une volonté, une force, une lucidité, des réflexes supérieurs. Tous ses sens en alerte, calme et furieux, il vibre, la tête froide et le corps brûlant. En action, il se maîtrise, reste efficace, audacieux et prudent. Une machine de guerre...

Au printemps, saison des offensives, il décide de reprendre le mousquet pour une dernière campagne. Fin mars, à quelques jours de son vingt-cinquième anniversaire, René Descartes du Perron signe un nouvel engagement dans le corps des mercenaires français et wallons du comte de Bucquoy, aux conditions habituelles : volontaire sans solde, avec l'assurance d'un bon butin. Et, en avril, le cavalier Descartes et les vingt-deux mille reîtres du comte au service de l'empereur d'Allemagne passent la Morava, et entament une marche triomphale et fructueuse vers la Hongrie.

Chaque ville prise aux princes protestants calvinistes est livrée aux spadassins pendant trois jours. Pillage libre. Trois jours de tueries, de vols et de viols... Presbourg se rend en mai, Tirnaw, Saint-Georges, Moder, Pefing, Rosendorf, Altenburg et quelques autres cités, le long du Danube, tombent. L'île de Schut est occupée.

Le sieur du Perron se signale par sa bravoure et confirme sa réputation d'expert en fortifications, pour les enlever comme pour les défendre. Mais c'est en rase campagne, dans un combat de cavalerie, qu'il va affronter la mort.

Dans la foulée d'une série de victoires si glorieuses, le comte de Bucquoy assiège Neuhäusel. L'artillerie des Impériaux, mise en place par le cavalier Descartes et ses spécialistes en guerre de places, ravage la ville.

Pourtant, Neuhäusel n'est pas entièrement investi. Le fleuve protège une partie des remparts. Sur l'autre rive, quatre mille Hongrois dépêchés par Bethlen Gábor et six mille mercenaires sous les ordres du comte de La Tour, au service des princes calvinistes, campent en bonne position. Une porte de la ville donne sur la rivière. Il suffit de quelques barques pour acheminer renforts et munitions aux défenseurs.

En revanche, les Impériaux éprouvent des difficultés à se ravitailler sur le pays. Les auxiliaires chargés de cette besogne, un ramassis de déserteurs juste bons à dépouiller et à massacrer les paysans sans défense, se débandent dès qu'ils sont attaqués par des « sorties » d'assiégés.

Le 10 juillet, un corps hongrois de mille cinq cents chevaux se jette sur une corvée de fourrage escortée par un millier de cavaliers. Le comte de Bucquoy et ses officiers, dont le chevalier Descartes du Perron, galopent se mettre à leur tête.

Une énorme clameur de mort monte des escadrons hongrois lancés en rangs serrés, au galop de charge, piques baissées, sur les flancs du convoi. Sous le choc, le gros des Impériaux se volatilise.

Le martèlement des sabots, le bruit sourd des cuirasses frappées en pleine vitesse, des corps qui tombent et rebondissent sur la terre battue des chemins, les hurlements d'agonie, ponctués de détonations et de cris de ralliement, l'odeur de poudre brûlée enivrent le cavalier Descartes. Il se jette dans la mêlée.

En pleine confusion. Les fourrageurs s'enfuient. Les chevaux de bât abandonnés se dispersent, disloquent les pelotons étirés le long de la colonne, coupent la trajectoire

des cavaliers, les empêtrent, les bousculent, les démontent. Paralysés, impuissants, attaqués, tirés de tous côtés, les hommes d'escorte isolés tentent de se regrouper...

Restent les combattants chevronnés. En vrais professionnels, ils s'entre-tuent calmement, sobrement, en corps à corps tourbillonnants.

Le chevalier du Perron, penché sur l'encolure de son hongre, exécute de brusques volte-face, à la recherche d'un passage vers le comte de Bucquoy. Contre les cuirasses, son épée est inefficace. Il pique les chevaux, plus vulnérables. Certains se cabrent, les autres fléchissent ou s'abattent. Les lanciers hongrois désarçonnés s'adossent à leur monture estropiée, apprêtent leur pistolet, l'ajustent... Il leur échappe, esquive les attaques frontales, disparaît dans la mêlée. Les Hongrois le poursuivent, se placent derrière lui pour le tirer au dos, « à brûle-pourpoint », à bout portant. Descartes ne rompt pas son attaque, mais il sait obliquer à temps. Bien des armes pointées sur lui font long feu, la poudre est mauvaise, ou humide, et les coups ne partent pas. La fortune de guerre le favorise! Par réflexe, il garde son pistolet chargé, pour sortir d'une situation désespérée.

Elle l'est. Un groupe d'ennemis l'enveloppe. Du revers de l'épée, il pare les coups de lance croisés, frappe aux naseaux pour contenir les lourds chevaux de ligne. Le sang gicle sur lui, le couvre d'écarlate. Peut-être est-il blessé? Son pistolet reste une menace. Pour combien de temps? Le carrousel se resserre, sa marge de manœuvre diminue. Un feu de mousquet lui roussit le visage.

Si son cheval bronche, il est mort.

Non. Le marquis de Gonzague a rassemblé les fuyards. Ils percent jusqu'au comte de Bucquoy. A temps pour dégager le cavalier, près de succomber.

Trop tard pour sauver le comte. Assailli par un détachement de lanciers, il se bat en brave, épée contre lances. N'en venant pas à bout, les Hongrois le tirent au mous-

quet. Une balle l'atteint. Il chancelle. Un coup de pique le jette à terre. Il tente de rejoindre ses troupes en combattant à pied. Mais les Hongrois l'ont reconnu à son écharpe de général. Ils s'acharnent sur lui. C'est un cadavre mutilé à coups de lance, haché de balles, dont treize mortelles, que le marquis de Gonzague et Descartes, accablés, parviennent à dégager. Le marquis le place sur son propre cheval pour l'emporter au cantonnement.

La Hongrie est sauvée.

Le corps déchiqueté du condottiere, veillé par ses compagnons d'armes, gît sous sa tente de commandement. René Descartes, blessé au bras, est là. Il sera des derniers à rester sous la tente... Il sait que la guerre est finie. L'armée va se désagréger. La mort du comte met fin au contrat qui le liait aux volontaires français et wallons. Déjà, ils organisent la retraite, pour qu'elle ne se transforme pas en déroute...

Avec quelques compagnons, le soldat d'infortune Descartes du Perron, bras en écharpe, gagne Breslau, où se tiennent les états généraux de Silésie. Si l'assemblée décide de poursuivre la lutte, il s'emploiera dans l'un ou l'autre camp. En attendant, il mène joyeuse vie!

Non : finies, les hostilités... Le duché de Silésie, éprouvé – disent les doléances et les remontrances – « par les ravages et cruautés de la guerre », fait sa soumission à l'empereur d'Allemagne.

Les cavaliers de l'apocalypse et René Descartes reprennent la route. Derrière eux, leurs valets montés sur des mules tirent par la bride des chevaux de bât chargés du fruit des rapines, saccages et « prises de bonne guerre ». Devant eux, la Poméranie, un pays « en grande tranquillité »... Ils se hâtent vers la marche de Brandebourg. Son prince, l'Électeur Georges-Guillaume, dispute les duchés de Juliers, de Clèves et de Berg à la maison de Neubourg appuyée par les Espagnols de Spinola. « Une lutte inégale, sans moyens et sans grands profits », pense Descartes. Il

renonce au service. Après quatre ans de milice, il vend ses chevaux, son mousquet, sa cuirasse et ses parts de butin à ses camarades de combat...

Dans trois mois, il doit être en France. Son héritage l'attend. Flanqué d'un valet et lesté de ducats, de doublons et de thalers, il s'embarque sur l'Elbe. De Hambourg, un vaisseau marchand le mène à Emden.

Par voie d'eau, les voyages sont plus sûrs et plus rapides. René Descartes, qui aime ses aises, loue une barcasse et son équipage pour quitter la West-Frise. Et c'est en traversant le petit bras de mer à l'embouchure de l'Ems que, cette fin novembre 1621, le chevalier Descartes du Perron, vétéran des guerres d'Allemagne, est agressé par des mariniers qui ne voyaient en lui qu'un modeste commis de banque ou un marchand forain...

***

A Noël, il est à La Haye. Il fréquente assidûment les trois petites cours, celle des états généraux des Provinces-Unies, celle du prince d'Orange, où se rencontrent les étrangers de bonne naissance, et celle de l'Électeur palatin.

La silhouette du petit cavalier en habit vert devient vite familière aux laquais. Dès qu'il arrive, ils se précipitent, lui ouvrent les portes, s'inclinent bien bas. Il est si généreux : l'or coule de ses mains! Il passe, mystérieux et solitaire, de salon en salon. Aux tables de grand jeu, il s'amuse à contrer, au hasard, sans se soucier de la donne, et perd en souriant, avec la plus élégante indifférence. On le remarque, on murmure... Qui est ce flambeur magnifique?

« *Chevalier du Perron...* ça sent le pseudonyme. Serait-ce l'enfant naturel d'un grand seigneur? Il en a la brutalité et l'insolence.

– Peut-être... Mais il manque de prestance.

– Un jeune marchand enrichi par le commerce avec les Indes?

– Non. Il ne dissiperait pas son avoir.

– Ou le fils d'un partisan qui fait la fête incognito? »

Jeux, banquets, fêtes, il est présent partout et sait s'imposer. En quelques duels avec des gentilshommes étrangers de la cour d'Orange, sa réputation s'établit : chaque fois, il les désarme ou les blesse légèrement. Lorsqu'il entreprend les belles Hollandaises, on ne lui dispute pas ses conquêtes. Son épée fait peur.

Il aime ces femmes, fines, longues, élancées, charnelles... Il aime leur féminité sans mollesse, leurs seins hardis, leurs hanches bien dessinées, leur taille mince, leurs attaches délicates, ce léger contraste entre la carnation de leur visage, à peine hâlé, ambré par le soleil et les vents marins, leur corps si blanc et leurs cheveux blonds... Il les séduit, lui, le noiraud à la courte taille. Il les étourdit de prévenances, d'attentions, de galanteries françaises, les traite en reines, en déesses, les surprend, les fait rire!

Il passe de l'une à l'autre. Goulûment. Avec l'avidité d'un échappé de l'enfer. Après son immersion dans des bains de mort, il se ressource auprès des vivants...

En quelques mois, il dilapide son trésor de guerre. Pourquoi économiser? Au printemps, il disposera de sa part d'héritage.

Et il se débarrassera de la tutelle de son père. De tout ce que représente son père. De tout ce qui vient de son père. Il pourra l'oublier, comme il a oublié son nom.

Son père qui l'a rejeté dès sa petite enfance!

PREMIÈRE PARTIE

DORANTE

A la fin j'ai quitté la robe pour l'épée :
L'attente où j'ai vécu n'a pas été trompée;
(...) Et j'ai fait banqueroute à ce fatras de lois.
Mais puisque nous voici dedans les Tuileries,
Le pays du beau monde et des galanteries,
Dis-moi, me trouves-tu bien fait en cavalier?
Ne vois-tu rien en moi qui sente l'écolier?
Comme il est malaisé qu'au royaume du code
On apprenne à se faire un visage à la mode,
J'ai lieu d'appréhender...

CLITON

Ne craignez rien pour vous :
Vous ferez en une heure ici mille jaloux.
(...) Je prévois du malheur pour beaucoup de maris.
Mais que vous semble encor maintenant de Paris?

DORANTE

J'en trouve l'air bien doux, et cette loi bien rude
Qui m'en avait banni sous prétexte d'étude.
(...) Dis-moi en ces lieux comme on gouverne les dames.

CLITON

C'est là le plus beau soin qui vienne aux belles âmes,
Disent les beaux-esprits. (...)

CORNEILLE, *le Menteur.*

2.

L'ENFANT SOLITAIRE

Le 31 mars 1596, Jeanne Descartes accouche chez sa mère, à La Haye, en Touraine, de son troisième enfant. Il se prénommera René, comme son grand-père maternel, feu René Brochard, conseiller et financier d'Henri IV, roi de Navarre, puis de France. Quelques mois plus tard, la jeune femme, mal remise de ses couches, se retrouve enceinte. Minée par la tuberculose, elle meurt en mettant au monde un garçon qui ne survit pas. René, son dernier-né, condamné par les médecins à mourir bientôt d'un « mal de poumons » hérité de sa mère, est confié à une nourrice, qui se prend de passion pour le bébé... Jour après jour, elle veille sur cette vie fragile.

Trois ans après la disparition de sa femme, Joachim Descartes se remarie. Cette alliance avec une riche famille de propriétaires terriens consolide sa fortune et sa position sociale. A son grand étonnement, le petit René a survécu... Il envoie le garçonnet, avec sa nourrice, rejoindre Jeanne, sa sœur aînée, chez leur grand-mère maternelle.

La grande sœur l'accueille avec joie. On la met aussitôt en garde : « Ce petit garçon est malade. Il ne faut surtout pas le brusquer. » A la moindre contrariété, il devient livide. Son nez se pince, ses orbites se creusent, une fine suée couvre son visage, il frissonne, suffoque, s'étouffe. Secoué de spasmes, il court vers sa nourrice, se réfugie

dans ses bras. Pleine de tendresse et de charité chrétienne [1], elle le cajole, le console durant ses interminables crises d'asthme, le soigne avec ses remèdes de « bonne femme » : quelques tisanes et beaucoup d'amour.

Elle sait l'apaiser...

René grandit peu et reste malingre. Il est renfermé, orgueilleux, tourmenté, sauvage. Il ne se livre jamais. Tôt le matin, le petit garçon taciturne part vagabonder loin de la maison. Ce monde de femmes – un monde de douceur et de douleur, sa grand-mère en deuil, sa sœur au sourire triste – lui rappelle sans cesse sa mère disparue. Sa mère, qu'il croit morte de lui avoir donné la vie...

Les braves gens du voisinage lui ont raconté qu'il était né dans un fossé, au lieu dit le Pré-Fallot. Ils en parlent souvent, de cette histoire; il y a si peu d'événements, au village :

« L'épouse de M. Descartes, conseiller au parlement de Bretagne, revenait de Rennes pour passer la fin de sa grossesse dans sa maison d'enfance. Elle n'a pu atteindre La Haye, elle a accouché avant.

– C'est à cause des secousses, elles ont provoqué les douleurs... »

René les questionne avidement :

« C'est vrai, les passagers ont abandonné ma mère au bord de la route?

– En pleine campagne. Elle a accouché sur son manteau de voyage, dans l'herbe, toute seule.

– Un vieux paysan qui cherchait des champignons vous a trouvés là, au bout d'un champ. Il a couru jusqu'à l'église en criant " Noël, Noël! ". Il croyait avoir vu la Vierge et l'Enfant réincarnés...

1. « Je suis de la religion de ma nourrice et de mon roi », disait volontiers Descartes pour couper court aux discussions théologiques.

– Eh! C'est bien miracle, si vous n'êtes pas morts dans le chemin creux. Avec tout le sang qu'elle avait perdu... »

René ignore tout de son frère décédé. Dans sa famille, on n'en parle jamais. Alors, il pense que sa mère est morte peu après sa naissance. A cause de lui.

Il erre dans les chemins de campagne. Seul avec ses pensées, son amertume. Jamais plus il ne s'attachera à un être, à un lieu. A quoi bon? Rien n'est sûr. Rien ne dure. La vie est précaire.

Sa mère est morte. Comme elle lui manque!

La mélancolie, ce « mal du siècle » de tous les temps, loin de lui couper l'appétit, lui donne la boulimie. Les médecins le rationnent. Affamé et malheureux, le petit garçon se réfugie dans sa chère solitude.

Les splendeurs de la Touraine, le « jardin de la France », le consolent. Au rythme des saisons, il voit la vie éclore, s'épanouir, donner des fruits, s'étioler, disparaître, renaître encore et toujours. Superbe et impitoyable nature aux lois cruelles... Mille chefs-d'œuvre meurent pour donner naissance à dix mille autres chefs-d'œuvre, tout aussi éphémères... Inutile de se rebeller, elle est ainsi faite. Il faut l'accepter. Mieux vaut l'étudier, afin de la comprendre.

A son école, le petit René Descartes décide de vivre désormais sous le signe du provisoire. Lorsqu'il entrera au collège, il quittera sans regret apparent son amour d'enfance, Françoise. Sa seule amie. Son premier amour. Elle louche. Ses yeux égarés l'ont séduit. Touché. Comme lui, elle est vulnérable, démunie... Il l'aime! Il l'aimera toute sa vie. Plus tard, bien des années après, il ne pourra rencontrer une jeune fille affligée de strabisme sans en tomber aussitôt amoureux. C'est sa façon d'être fidèle.

René et Françoise s'aiment depuis qu'ils se sont croisés au cours d'une promenade en solitaire. Les petits paysans qui règnent sur la campagne environnante les ont exclus

de leur bande, elle pour sa disgrâce, lui pour « sa faiblesse des poumons ». Ils refusent de les laisser participer à la guerre contre les messiers, les gardes-moisson chargés de protéger récoltes et fruitiers. Une guerre d'embuscades, de ruses, d'approches rampantes sous les taillis. Une leçon de vie.

Alors Françoise et René grimpent sur la colline. Le cœur serré, ils assistent à la bataille qui se déroule dans la plaine. Sans eux...

Un éclaireur localise le garde caché derrière une haie de ronces, puis s'avance, l'air dégagé, cueille une pomme, une grappe de raisin. Le messier surgit, hurle, brandit son gourdin, le course! Alors la bande envahit le verger, grapille cerises et pêches, se disperse en courant sur un coup de sifflet du guetteur perché dans un chêne. Le gardien revient, exténué, repart à la poursuite des chapardeurs... Si par malheur il est sur le point d'en rattraper un, les fruits passent de main en main jusqu'aux fuyards inaccessibles. Le chenapan se débat, proteste : « J'ai rien pris, m'sieur, c'est eux! » Faute de preuves, le messier doit le relâcher...

Françoise et René ne connaîtront jamais ces émotions. Toutes ces aventures leur sont interdites... Ils se promènent ensemble. Ils s'aiment. Parce qu'ils sont malheureux ensemble.

Vient le temps du collège. Les années terribles.

« Pédants, peine, peur, punitions, prison, pauvreté, petites portions, poux, puces, punaises... tous les malheurs des écoliers commencent par un *p* », écrira Charles Sorel, contemporain de Descartes. Enfermés comme moines en cloître dans des bâtisses humides, mal chauffées, abrutis de grec et de déclinaisons latines, les élèves ne doivent parler qu'en latin, même entre eux. Les rires, les jeux sont interdits. Le régent de discipline rôde dans les couloirs, un fouet à la main, à l'affût du moindre acte

d'indiscipline, prêt à jeter les fautifs au cachot, au pain sec et à l'eau.

René ne pourrait supporter ce régime...

Il se trouve qu'Henri IV, protestant converti par amour du pouvoir, veut s'appuyer sur un parti de catholiques à sa dévotion. Par l'édit du 2 janvier 1603, il rétablit les jésuites, chassés de France sous Henri III, « dans leur ancienne puissance », leur restitue tout ce qu'ils ont perdu, leur donne son palais de La Flèche, « avec de grandes sommes d'argent pour rendre les bâtiments commodes et magnifiques », et une dotation annuelle de 11 000 écus d'or, afin d'en faire un collège « dans lequel les fils de la noblesse française seront élevés dans les Bonnes Lettres et les maximes de la Véritable Religion » (catholique).

Le général [1] des jésuites regroupe les meilleurs professeurs de la Compagnie, avec une consigne : l'égalité devant les études. « Seuls les écoliers de haute naissance auront une chambre particulière avec domestique. Les autres logeront en dortoir. Les cours, les devoirs seront communs. » Les enfants de bonne bourgeoisie ou de petite noblesse qui bénéficieront de cet enseignement de haut niveau occuperont des postes importants. Ce seront les plus sûrs défenseurs du trône...

Quiconque veut plaire au roi doit inscrire ses fils au collège de La Flèche... C'est la ruée! Pierre, le fils aîné du conseiller Descartes, « en est », bien entendu.

Et René? Son père ne s'en soucie pas. Mais, bientôt, un parent de la famille, le père Charlet, est nommé professeur au Collège royal. Il y retrouve son neveu, Pierre, et s'inquiète de son frère cadet. On lui apprend que la grand-mère, accablée par la perte de son mari et de sa fille, murée dans son chagrin, laisse le jeune René

1. Abréviation usuelle de « supérieur général » – l'organisation de type « militaire » des jésuites est une légende.

courir la campagne... Indigné, le père Charlet intervient en termes énergiques auprès de Joachim Descartes.

Grâce à lui, René, quasi illettré, est admis à La Flèche après les vacances de Pâques 1607, à onze ans tout juste.

Au côté du jeune jésuite qui est allé le chercher en Touraine, le petit René Descartes entre dans la cour du collège parmi des centaines d'écoliers surexcités par la rentrée. Il les regarde embrasser leurs parents venus les accompagner jusqu'au portail, puis les quitter en courant, heureux de vivre, de chahuter avec leurs camarades de classe retrouvés... Désemparé, étourdi de cris, d'appels, bousculé par les « grands », choqué par sa séparation d'avec Françoise, loin de sa campagne déserte et silencieuse, il ne quitte pas son guide d'un pouce tandis qu'ils se dirigent vers le bureau du père Charlet.

En homme de cœur, le jésuite le devine anxieux, hypersensible, mal à l'aise. « Cet enfant, écrit-il à Joachim Descartes, est *d'une gravité naturelle qui le porte plus à la méditation qu'aux jeux.* Il faut lui redonner la joie de vivre... »

Mais le père de René se désintéresse totalement de son fils. Pour lui, il n'existe plus. Il ne le dit pas franchement, par lâcheté, mais cela ressort clairement de ses lettres. Le père Charlet devient le « directeur d'études » de l'enfant abandonné...

Petit garçon solitaire, privé d'échanges, de dialogues, de présence humaine, René a inventé et développé en toute liberté son propre univers mental. Il se pose des questions, cherche les réponses, tente de les vérifier lui-même. Avec Françoise, il monologuait. Elle l'écoutait, mais ne le comprenait pas... Comme les artistes, il s'est créé un monde intérieur personnel et original. Il est incapable de s'adapter à la vie en société. Les autres écoliers se moquent de sa petite taille, de ses faibles forces. Ses compagnons de dortoir le tiennent à l'écart.